

*TRADUIRE
LE GENRE*

Palimpsestes n°22

*THE PROSPEROUS
TRANSLATOR*

Chris Durban

*CHANSONS
POUR LA FILLE
DU BOUCHER*

Peter Manseau

—

—

—

CHANSONS
POUR LA FILLE DU BOUCHER

Peter Manseau

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Antoine Cazé, Paris,
Christian Bourgois, 2011, 531 pages

Par où commencer pour rendre compte de ce roman foisonnant, baroque à bien des égards ? L'intrigue tisse une toile complexe, mais elle s'intéresse surtout à Itsik Malpesh, juif russo-moldave émigré aux États-Unis et se présentant comme « le plus grand poète yiddish vivant d'Amérique » (excusez du peu), et à son traducteur, un jeune Américain tout ce qu'il y a de plus chrétien, que rien ne prédisposait à entrer en contact avec une langue et un monde disparus sinon la nécessité de trouver un petit boulot. Au fil des chapitres, on suit en alternance les péripéties de la rencontre du jeune homme (qui offre une forte ressemblance avec l'auteur) avec les langues hébraïque et yiddish ainsi qu'avec la jolie Clara, animée par la passion de ses origines juives, et la geste picaresque de Malpesh dont on citera quelques étapes majeures : naissance à Kichinev lors d'un pogrom mémorable ; apprentissage clandestin du russe auprès d'un camarade du *heder*, Chaïm, qui lui livre les romans de Dostoïevski page par page (au sens propre du terme et moyennant finances) ; nettoyage de fientes aviaires dans l'entreprise paternelle de duvet d'oie ; première publication poétique – et politique – qui lui attire la haine du plus puissant entrepreneur de la ville, provoque la ruine de sa famille et l'oblige à fuir Kichinev ; capture par des malfrats qui veulent le vendre à l'armée du tsar, fuite et années d'apprentissage dans une imprimerie à Odessa ; émigration forcée en Amérique, emploi de tailleur dans l'entreprise polyvalente du magnat de la presse yiddish Knobloch ; retrouvailles avec son amour d'enfance, Sasha Bimko, son inspiratrice, sa muse ; assassinat du traducteur Hershl Shvayg, publication de son recueil de poèmes en yiddish... Et début de la rédaction de son autobiographie, autrement dit le livre qui nous est donné à lire. Tout ceci n'offrant qu'un bref aperçu de l'univers dans lequel nous sommes plongés, un univers d'une richesse littéraire, linguistique, historique

quasi inépuisable. Sans oublier l'incroyable drôlerie qui se dégage de ces pages et qui semble la marque de fabrique du roman.

Il y aurait beaucoup à dire sur la traduction dans ce roman, puisqu'elle est au cœur même de l'histoire et du dispositif narratif. Beaucoup à dire déjà sur la nécessité historique de la traduction puisque, en l'occurrence, il s'agit de sauver de l'oubli une œuvre écrite dans une langue dont les locuteurs ont disparu en Europe et continuent à disparaître, cette fois dans l'émigration. Il y aurait à dire sur le travail même de la traduction tel qu'il est décrit, sur les passages et les relations entre les langues, russe, hébreu, yiddish, anglais, sur la musique du texte, sur la place des expressions et des mots étrangers, sur leur traduction dans la narration... On est, d'une certaine manière, constamment dans la traduction.

Mais je m'arrêterai plutôt sur la figure même du traducteur, ou la multiplicité des figures du traducteur. Car il y en a au moins trois qui se succèdent dans la vie d'Itsik Malpesh et la marquent d'un sceau indélébile. D'abord il y a Chaïm, le condisciple de Kichinev qui, ayant épuisé les joies du Talmud, se barricade derrière les vénérables volumes pour s'épanouir dans la littérature russe. Après avoir été l'initiateur d'Itsik à une langue et une littérature *étrangères*, il le retrouve en Amérique. Mais tandis qu'Itsik, habité par la poésie yiddish, se refuse à apprendre l'anglais, Chaïm, lui, devenu « Charlie Lisse », ne jure plus que par la langue du Nouveau Monde. Insoucieux de ses racines juives européennes qui ne lui ont guère porté chance, il n'a de cesse d'être métamorphosé en parfait truand américain, curieux de toutes les réalités de son pays d'adoption. Pour lui, bien sûr, la traduction ne peut être qu'une adaptation, la réécriture complète d'un texte originel qu'il faut complètement refondre, voire refonder. C'est ce qu'il fait comprendre à Itsik, en quête d'un traducteur pour son recueil de poèmes. Chaïm donne un exemple de ses talents, exerce acrobatique qui tourne vite court : Itsik ne veut pas d'un « truc sans queue ni tête », il veut un « produit vendable ».

Il s'en va le chercher du côté d'un traducteur réputé, Hershl Shvayg, dont le patronyme signifie « silencieux ». Or Shvayg n'est pas un inconnu pour Itsik. Il faisait partie des enfants capturés en même temps que lui pour être vendus à l'armée russe. Il a eu moins de chance, il est resté aux mains de ses ravisseurs, qui ont fini par le garder et le convertir au christianisme. Et une fois arrivé en Amérique, Shvayg devient prosélyte, renie ses origines non pas, comme Charlie

Lisse, par désir de profiter de l'avenir qui s'offre à lui, mais par haine du monde d'où il vient. Une autre forme de détournement, donc, qui atteint plus douloureusement Itsik. Toutefois, convaincu que le salut de sa poésie réside dans la traduction, il remet son œuvre à Hershl moyennant finances – et c'est là que le bât blesse : pour assurer la rémunération de son traducteur, il vole toutes les économies de Sasha. Lorsque celle-ci, découvrant le pot aux roses, s'en va récupérer l'argent chez Hershl, tout s'emballe. Convaincu qu'elle a couché avec ce dernier pour recouvrer ses fonds, Itsik attire Shvayg à l'imprimerie Knobloch et l'enferme dans la pièce où circule le plomb en fusion. Meurtre avec préméditation, dont la signification va chercher plus loin que la jalousie. Car n'est-ce pas la figure même du renégat qu'Itsik tue en la personne de Shvayg, celui qui renie ses origines, qui renie tout ce que le poète yiddish a tenté de maintenir en vie au fil de ses années de labeur ? Et que dit cette figure-là de traducteur ? Est-elle renégate ? Cherche-t-elle à oublier la langue d'où elle vient ? Pourtant, Shvayg traduit aussi vers le yiddish – mais pas n'importe quoi : le Nouveau Testament. L'entreprise de détournement, pour être plus subtile et pour emprunter les sons de la langue mère, n'en est pas moins d'une redoutable efficacité. Elle cherche à convaincre les juifs d'abandonner leurs origines, leur culture, leur monde, au profit de ceux qui restent, dans l'esprit de Malpesh, des pogromistes. Est-ce un hasard alors si Itsik détruit Shvayg ? Et est-ce à dire que l'entreprise de traduction est vouée à l'échec ?

Certes il est périlleux de se frotter au « plus grand poète yiddish vivant d'Amérique », mortel parfois même. Mais pour que la traduction aboutisse enfin, il faudra d'une part que Malpesh opère un retour sur lui-même, fasse ses comptes, comme le lui recommande avec insistance Charlie Lisse ; d'autre part qu'un jeune Américain, non juif, catholique d'origine irlandaise, rencontre la culture juive d'Europe centrale et s'y plonge comme dans un monde merveilleux, aussi lointain que vivant. Et que, par un hasard comme seuls les romanciers savent les cultiver, il s'éprenne de la jolie Clara, qui n'est autre que l'arrière-petite-fille de Malpesh et de Sasha Bimko... Si les fils se renouent, c'est bien parce qu'il y a des rencontres multiples entre le monde ancien et la patrie d'adoption, qu'il y a recherche, amour, retrouvailles. On peut être à peu près certain que l'ultime traducteur de Malpesh ne connaîtra pas de fin tragique.

Corinna Gepner